

1.10.2011

Teatri di Cartapesta

<http://www.teatridicartapesta.com/2011/10/kairos-sisifi-e-zombi-quando-il-teatro.html>

(traduction française plus bas)

KAIRÒS, SISIFI E ZOMBI, quando il teatro diventa esperienza di Fanny Cerri

La compagnia L'Alakran arriva dalla Svizzera. La sua compagine è intimamente multiculturale, plurilinguistica. Approdato in Italia nel 2010, alla Cavallerizza di Torino, e riproposto nel 2011 nell'ambito dello Short Theatre, a Roma, lo spettacolo che ci regala è delicatamente, ma radicalmente destrutturante.

Poco meno di due ore, più facili da vivere, che da raccontare: Kairòs, sisifi e zombi trasferisce sulla scena, con semplicità disarmante (e studiatissima) l'ineffabilità stessa della vita, la discontinuità del reale, la sua frammentazione, il suo svilupparsi sinchronicamente su infiniti piani interpretativi.

Il primo attore Oskar Gómez Mata, che firma anche la regia e la drammaturgia dello spettacolo, si presenta al pubblico nella sua quotidiana umanità, in mutande, tenendo per mano una vecchia e piccolissima madre. Non ha potuto lasciarla sola: le permetterà quindi di assistere dall'interno a uno spettacolo/vita di cui ogni figlio/attore potrebbe legittimamente vergognarsi. Muta, apparentemente persa dietro un sorriso inconsapevole, camuffata da una bionda parrucca, vezzo struggente di passata femminilità e giovinezza, la madre incarna un Super-lo ormai sbiadito, addolcito da una serena demenza o, forse, saggiamente rassegnato all'imperfezione della vita. Non sarà mai abbandonata alla solitudine: sarà invece sollecitata, stimolata, dolcemente accompagnata dagli attori a far parte del flusso degli eventi, mentre semplicemente aspetta o prepara i fagiolini per la cena.

Insieme a lei, il pubblico osserva, ascolta, sorride, riflette, camuffato dalle proprie (invisibili) parrucche. Con lei, è portato per mano a confrontarsi benevolmente con la nudità, gli escrementi, le meschinerie dell'animo, l'attaccamento al denaro e il suo assurdo impiego, le incertezze, gli stereotipi, l'amore, la difficoltà di capire un mondo, che si manifesta sotto forma di una fisica spesso incomprensibile, ma fascinosa.

Con la giocosità sofisticata del terzo teatro, la riflessione sull'esistenza abbraccia la filosofia greca antica (Sisifo e Kairòs), la mistica orientale, le nuove concezioni della fisica del Novecento.

Afferrare per i capelli il kairòs, il momento opportuno per agire, richiede consapevolezza. Bisogna sapersi svuotare, lasciare spazio all'estraneo e all'imprevisto, accettare che infinite

possibilità, forse non meno allettanti, vadano a perdersi. L'uomo è limitato nelle proprie percezioni e spesso non sa, non può, rendersene conto. Come la lumaca, che percepisce la luce ogni tre secondi e resta all'oscuro di tutto ciò che, in quei tre secondi, è accaduto. Un'allusione formidabile alla fisica quantistica e all'impossibilità di percepire oggettivamente una realtà, intimamente influenzata dallo strumento stesso di percezione.

L'essere umano è testimone parziale e poco consapevole degli eventi. Come uno zombi, si aggira per il mondo senza radicamento, prigioniero del giudizio altrui, aspettando una morte definitiva. Preferisce ricorrere a espedienti fraudolenti, come Sisifo, che si illude di ingannare gli dei dell'Ade e finisce a sospingere in eterno un'immensa roccia sferica su un pendio scosceso.

La sfera è una presenza ricorrente: vince la gravità, esplode, rimbalza, colpisce. Si fa simbolo del mondo fisico, strumento della tecnologia, allusione finale a un chiaro di luna. Ricorda agli astanti il potere del caso, infilandosi statisticamente in un secchio. E' la particella elementare e, allo stesso tempo, il rimando a uno spazio-tempo curvo, che rivoluziona la concezione classica dell'universo.

Il pubblico nel frattempo si scopre confuso, incapace di dare un giudizio solido e immediato rispetto a ciò che vede. Si arrende, si perde, accede dolcemente a un linguaggio nuovo, si stupisce di non riuscire più a sorridere, considerando con tristezza e imbarazzo la gravità di una situazione politica che gli sfugge di mano. Si riconosce nei due personaggi maschili, seminudi, scissi alla cintola, che si ostinano a scambiare parole inutili, con voce straniata, apicale, mentre desiderano pazzamente la libertà del gioco infantile, genitale, impudico.

Lo spettatore si sente integrato nella vita in scena, rispecchiandosi, in un continuo gioco di rimandi, in ciascuno degli attori: insieme alla vecchia madre, sul finale, si prepara al commiato; insieme al figlio, esita invano, non si decide darle un bacio prima che muoia.

Resta intrappolato nel non-luogo struggente che separa la vitalità dell'azione e l'incapacità di scegliere, fra le infinite possibilità del reale. E comprende nel profondo, sperimentandola, l'importanza del kairòs: il momento opportuno per agire.

KAÏROS, SISYPHES ET ZOMBIES, quand le théâtre devient expérience

Fanny Cerri

La compagnie L'Alakran arrive de Suisse. Cette équipe est intimement multiculturelle, plurilingue. Débarqué en Italie en 2010, au Théâtre Cavallerizza de Turin, puis repropoé en 2011 dans le cadre du Short Theatre à Rome, le spectacle qui nous est offert est délicatement mais radicalement déstructurant.

Un peu moins de deux heures, plus faciles à vivre qu'à raconter : Kaïros, sisyphes et zombies transfère sur la scène, avec une simplicité désarmante (et très étudiée) l'ineffabilité même

de la vie, la discontinuité du réel, sa fragmentation, son développement synchronique sur différents plans interprétatifs.

Le premier acteur Oskar Gómez Mata, qui signe aussi la mise en scène et la dramaturgie du spectacle, se présente au public dans son humanité quotidienne, en culottes, en tenant par la main une mère vieille et très petite, Il n'a pas pu la laisser seule : il lui permettra donc d'assister de l'intérieur à un spectacle/vie dont chaque fils/acteur pourrait légitimement avoir honte. Muette, apparemment perdue derrière un sourire inconscient, camouflée par une perruque blonde, habitude poignante d'une jeunesse et d'une féminité passées, la mère incarne un Super-Moi désormais pâle, adouci par une démente sereine ou, peut-être, sagement résigné à l'imperfection de la vie. Elle ne sera jamais abandonnée à la solitude : elle sera au contraire stimulée, doucement accompagnée par les acteurs à faire partie du flux des événements, alors qu'elle attend simplement ou qu'elle prépare des haricots pour le souper.

Avec elle, le public observe, écoute, sourit, réfléchit, camouflé par ses propres (invisibles) perruques. Avec elle, il est amené par la main à se confronter bienveillamment avec la nudité, les excréments, les mesquineries de l'âme, l'attachement à l'argent et à son emploi absurde, les incertitudes, les stéréotypes, l'amour, la difficulté à comprendre un monde qui se manifeste sous la forme d'une physique souvent incompréhensible mais fascinante.

Avec le ludisme sophistiqué du troisième théâtre, la réflexion sur l'existence embrasse la philosophie grecque antique (Sisyphé et Kaïros), la mystique orientale, les nouvelles conceptions de la physique du 20^e siècle.

Attraper le kaïros par les cheveux, le moment opportun pour agir, demande de la conscience. Il faut savoir se vider, laisser de l'espace à l'étranger et à l'imprévu, accepter que d'innombrables possibilités, peut-être non moins alléchantes, puissent se perdre. L'Homme est limité dans ses propres perceptions et souvent il ne sait pas, il ne peut pas s'en rendre compte. Comme l'escargot qui perçoit la lumière toutes les 3 secondes et qui reste à l'obscur de tout ce qui, pendant ces 3 secondes, est arrivé. Une formidable allusion à la physique quantique et à l'impossibilité de percevoir objectivement une réalité intimement influencée par l'instrument même de la perception.

L'être humain est un témoin partiel et peu conscient des événements. Comme un zombie, il erre par le monde sans enracinement, prisonnier du jugement des autres, en attendant une mort définitive. Il préfère recourir à des expédients frauduleux, comme Sisyphé qui croit duper les dieux de l'Hadès et qui finit par pousser éternellement un immense rocher sphérique sur une pente escarpée.

La sphère est une présence récurrente : elle défie la gravité, elle explose, rebondit, frappe. Elle se fait symbole du monde physique, instrument de la technologie, allusion finale à un

clair de lune. Elle rappelle à l'assistance le pouvoir du hasard, en s'enfilant statistiquement dans un seau. Elle est la particule élémentaire et, en même temps, le renvoi à un espace-temps courbe qui révolutionne la conception classique de l'univers.

Le public pendant ce temps se découvre confus, incapable de donner un jugement solide et immédiat par rapport à ce qu'il voit. Il se rend, se perd, accède totalement à un langage nouveau, il s'étonne de ne plus réussir à sourire, considérant avec tristesse et embarras la gravité d'une situation politique qui lui file entre les doigts. Il se reconnaît dans les deux personnages masculins, à demi nus, scindés à la ceinture, qui s'obstinent à échanger des paroles inutiles avec une voix étrange, apicale, alors qu'ils désirent follement la liberté du jeu infantile, génital, impudique.

Le spectateur se sent intégré dans la vie sur scène, se reflétant dans le jeu continu de renvois dans chacun des acteurs : avec la vieille mère, à la fin, il se prépare à prendre congé ; avec le fils, il hésite en vain, il ne se décide pas à l'embrasser avant qu'elle ne meure. Il reste piégé dans le non-lieu poignant qui sépare la vitalité de l'action et l'incapacité à choisir entre les infinies possibilités du réel. Et il comprend profondément, en l'expérimentant, l'importance du *kaïros* : le moment opportun pour agir.